

COMPTE RENDU

Bernadette Rey Mimoso-Ruiz (dir.), *Frontières. Littératures francophones postcoloniales du XXI^e siècle*, Toulouse, Presses Universitaires de l'Institut Catholique de Toulouse, 2018.

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 14 (1), 2020, p. 164-167

DOI: 10.18352/relief.1081

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Frontières. Littératures francophones postcoloniales du XXI^e siècle sont les actes d'un colloque international organisé par l'Institut Catholique de Toulouse les 29, 30 et 31 mars 2017 et placé sous l'égide du Royaume du Maroc. La directrice des actes, Bernadette Rey Mimoso-Ruiz est Professeur de Littératures générales et comparées et spécialiste des littératures francophones du sud ainsi que de l'œuvre de Le Clézio. L'objectif du volume ici présenté est d'approfondir la réflexion autour de la frontière et de l'usage du français dans l'expression littéraire (15) ; de cerner la francophonie hors des frontières hexagonales et d'en éclairer l'évolution (25).

Dans l'introduction, Bernadette Rey Mimoso-Ruiz justifie les concepts de base du titre. Celui de 'frontière' s'impose d'emblée comme étant au centre des questionnements contemporains, mais son articulation à 'francophonie' peut sembler contradictoire si l'on considère que celle-ci repose sur un espace « d'unité autour d'un langage partagé » qui l'élève au dessus des frontières (14). Cependant cette simple définition n'est pas à même de rendre compte des variantes linguistiques, des inégalités et des conflits que comporte cet espace. En effet, l'expression en français s'accompagne des traces laissées par la colonisation et par d'autres formes d'injustices, entre autres les inégalités du droit à la mobilité. Il faut d'ailleurs constater que les « écrivains labellisés 'francophones' sont le plus souvent des migrants » (15) appelés, en conséquence, à réfléchir à la frontière. Ce terme 'francophone', qui a fait couler tant d'encre et qui en fâche plus d'un – on s'accorde d'ailleurs aujourd'hui à le considérer au pluriel –, fait l'objet de la première contribution au volume, signée par Jean-Marie Crouzatier qui en délimite les interprétations.

Le troisième concept traité est celui de 'postcolonial'. L'introduction affirme qu'aujourd'hui « les francophonies [sont] libérées du poids du postcolonial » (26) et évacue rapidement les *Postcolonial studies*. Issues du monde anglo-saxon, elles deviennent réductrices lorsqu'elles sont transposées à l'univers en français (16). C'est que ces théories sont souvent associées au combat de la périphérie s'affirmant face à un centre (l'ex-colonisateur) qui lui refuse la parole. Il s'agit là, en effet, d'une des stratégies analysées par ces théories, le *Writing back*, amplement mise en pratique dans le monde en français (on pensera à Césaire réécrivant Shakespeare et, plus récemment, Daoud Camus). Cette perspective, qui représente une périphérie combative mais condamnée à penser sa relation à l'ex-colonisateur, à s'affirmer (exclusivement) face à lui, à ses valeurs, sa culture, sa langue, est apparemment dépassée. Bien que les théories postcoloniales ne se résument pas à cette relation binaire (nombre des articles des actes développent d'ailleurs certains de ses concepts et en montrent la validité), l'introduction le signale à juste titre, nous ne sommes plus à l'heure d'une « littérature-bataille contre une forme de domination, ni même pour des règlements postcoloniaux » (14). Au contraire, dans l'univers francophone, le français s'affirme dans ses modulations et est devenu langue seconde (parfois première) de certains pays anciennement colonisés qui se la sont appropriée. Depuis une vingtaine d'années, les littératures francophones, affranchies de la France, « expriment une réalité contemporaine en lien avec [leurs] propres frontières qu'elle[s] cherche[nt] soit à dépasser [...] soit à recomposer » (14) et non plus en rapport avec l'hexagone.

S'il y a une indiscutable évolution, le constat porté sur la « libération du poids postcolonial » nous semble un peu hâtif car la littérature, loin d'éliminer les réflexions sur les traces qu'ont laissées la colonisation et l'esclavage, les a plutôt intégrées à d'autres considérations avec lesquelles elles établissent, pour reprendre la terminologie glissantienne, des relations. C'est dans ce sens que se conclut l'introduction : les francophonies « engagent un dialogue [...] par le biais sans cesse renouvelé de la fiction » (26).

Les articles regroupés dans le volume traitent de manière consistante de la thématique centrale (la frontière) et sont, pour la plupart, basés sur des sources théoriques pertinentes et actuelles. Ils intéresseront surtout les littéraires (la majorité des entrées traite de textes littéraires), même si certaines contributions s'inscrivent (partiellement) dans d'autres disciplines telles que la sociolinguistique, la sociologie, le droit, l'édition, la traduction. Une série de thématiques structure le tout (« Ethique Espaces Frontières et Langue », « De la bi-langue à la littérature-monde », « Francophonies : linguistique et imagi-

naire », « Frontières et espaces », « Postcolonialisme et identité nationale : L'Algérie », « Oralité/Identité », « Frontières, francophonies et interculturel chez Fouad Laroui ») et le volume est doté d'une partie « Résumés » (en français, anglais et espagnol), suivie d'informations sur les auteurs. La présentation est dans l'ensemble soignée, malgré des erreurs et inconsistances, principalement, mais pas exclusivement, dans les notes et bibliographies. On regrettera que la qualité scientifique ne soit pas homogène ; on louera, en revanche, la diversité des contributions rédigées aussi bien par des scientifiques à l'expérience confirmée que par de jeunes chercheurs. Le tout propose une réflexion soutenue sur les frontières francophones postcoloniales déclinées sous de multiples facettes et articulées à des concepts tels que métissage, identité, créolisation, hybridité, interculturalité, relation, migration, exil, diaspora, interstice, fragment, etc. qui rendent bien compte de la polysémie du concept 'frontière' et de sa capacité à mettre en lumière l'évolution visée.

Puisque ce compte rendu fait partie d'un numéro spécial de *RELIEF* sur la littérature du Maroc, nous ne passerons en revue que les articles traitant d'écrivains marocains et conserverons l'ordre instauré dans le volume. Signalons que les huit entrées concernées ont été signées par des universitaires marocains, exception faite de la dernière qui émane de chercheurs affiliés à l'université de Naples.

Mohamed El Bouazzaoui signe, avec « De l'entre-deux comme alternative à la frontière dans les textes de Abdelkébir Khatibi », un article qui confirme l'intérêt, toujours renouvelé, pour l'auteur, pour sa pensée de l'entre-deux et son concept de bi-langue. Même si Khatibi est un écrivain et penseur du XX^{ème} siècle, sa pensée illustre évidemment la réflexion postcoloniale sur la frontière.

« Abdelfattah Kilito : la voix des limites » de Slimane Lamnaoui se penche sur Kilito, passeur/médiateur culturel, grand lecteur des classiques arabes et occidentaux qu'il fait dialoguer dans des textes rédigés aussi bien en français qu'en arabe. Cet article montre combien l'angoisse du seuil (frontière entre ouverture et clôture) travaille l'œuvre de l'écrivain sur bien des plans (imaginaire, esthétique et méthodologique) et conclut que ce qui est communiqué c'est l'incommunicabilité.

Dans « L'écriture fragmentaire ou l'Être de l'image chez Y. A. Elalamy », Mohamed Lehdahda s'interroge sur le statut des images et sur le dialogue qu'elles entretiennent, ou non, avec le texte. En évaluant la forme choisie par Elalamy – le bref, le fragment, avec ou sans illustration, publié sur réseaux sociaux et/ou sous forme traditionnelle –, l'auteur de l'article réfère au fragment marque de l'homme contemporain (une contemporanéité à laquelle participent Facebook et les événements du printemps arabe – du titre du texte analysé).

L'article montre que le fragment crée « un univers de l'entre-deux où toutes les dimensions de l'imagination peuvent agir » (188).

Naïma Mennor propose avec « Quelques aspects de métissages dans *Les Etoiles de Sidi Moumen* de Mahi Binebine », une analyse touffue touchant à divers concepts avant d'opérationnaliser celui de 'métissage'. Elle traite du travail de la langue et des transpositions entre français et arabe et illustre que la frontière interne est reliée à des questions universelles. Le bidonville de Casablanca, univers de l'enfermement social des jeunes du roman, est ancré dans la réalité marocaine, mais également relié au terrorisme international.

Les quatre contributions qui suivent traitent de l'œuvre de Fouad Laroui. Dans « Frontières et postcolonialisme dans *Les Dents du topographe* et *De quel amour blessé* », Rabiâa Aadel dégage l'engagement de l'auteur en faveur d'une identité-diversité et contre l'immobilisme culturel. Malgré le cadre théorique maigre, la chercheuse fait une distinction pertinente entre les concepts d'identité *intra* et *extra limes*.

Mohamed Bahi signe avec « Le dialogue interculturel : réalité ou utopie » dans *Une Année chez les Français* » un commentaire de ce roman d'apprentissage. Il y montre que 'espace' (concept qui demanderait un plus large développement) et 'langue' (qui est mieux cadré), peuvent bloquer ou faciliter les échanges et l'ouverture à l'autre.

« La francophonie ou l'humour en partage : Gauz et Fouad Laroui comme exemple », de Sanae El Ouardirhi, propose des pistes pour entamer la réflexion sur l'existence d'un humour francophone en comparant l'écrivain marocain à Gauz, écrivain ivoirien. L'esthétique de l'humour et la réflexion sur la frontière y sont illustrées par des citations et pas tant à l'aide d'une conceptualisation théorique, mais la chercheuse montre clairement à la fois la dimension universelle de l'absurde et la critique sociopolitique des deux œuvres fermement ancrées dans leurs réalités spécifiques.

Dans « La voix postcoloniale dans la nouvelle « Un peu de terre marocaine » de Fouad Laroui : un cas d'hybridité linguistique », Antonino d'Esposito et Serafina Germano pratiquent une traduction postcoloniale du français à l'italien en justifiant leurs choix sur des critères de sauvegarde de la richesse de l'œuvre et de son hybridité. La précision de l'analyse et le cadre théorique clair leur permettent de démontrer que « les frontières linguistiques s'estompent et [que] la variation se transmet à travers plusieurs langues » (451).

Emmanuelle Radar